Qui a lu Auguste Lafontaine ?

Jean-Jacques Labia

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/951>

DOI : 10.4000/rief.951

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Jean-Jacques Labia, « Qui a lu Auguste Lafontaine ? », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/951> ; DOI : 10.4000/rief.951

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Qui a lu Auguste Lafontaine ?

Jean-Jacques Labia

Toute auberge a les clients qu'elle mérite, tout
comme on peut reconnaître un écrivain à ses
lecteurs sans même avoir lu une ligne de lui.
(Heimito von Doderer)

- 1 C'est du passé. Maintenant, personne ne lit plus Lafontaine August¹. Naguère, l'Europe entière traduisait cet auteur à succès de la *Spätaufklärung* au tournant du siècle. Il fut le premier écrivain allemand à pouvoir vivre de ses revenus proprement littéraires. Une étude récente observe la singularité du phénomène². Après Stendhal et Balzac, Nerval, sensible à son Allemagne maternelle, le cite encore en 1853 dans *Les Filles du feu*³. Puis plus rien avant que le vingtième siècle finissant s'interroge sur son cas. La très sélective bibliographie attribuée à Lio Visconti, l'hétéronyme stendhalien⁴ qui est au cœur de *De l'Amour* mentionne sans plus de précisions : « Deux ou trois romans d'Auguste Lafontaine⁵ ». La brève liste est introduite par un appel à la curiosité : « S'il se rencontrait, par hasard, un lecteur qui trouvât ces bagatelles dignes d'un instant d'attention, voici les livres desquels Lio a tiré ses réflexions et conclusions. » C'est ce qu'il nous faut explorer en relisant Lafontaine lui-même mais aussi, avec Balzac et Nerval, Stendhal dans la figure de son lecteur durablement et curieusement fidèle⁶.

Sic transit...

- 2 Pour Stendhal, c'est à l'origine une lecture de jeunesse dès 1802, puis dans un mouvement dont il est coutumier, un familier, un « pays » de ses années allemandes, que cet auteur à succès né en effet à Brunswick⁷. August Lafontaine, dont les années (1758-1831) recoupent à peu près celles de Goethe (1749-1832), descend comme son nom l'indique d'une famille de protestants français immigrés après la révocation de l'Édit de Nantes. Fils d'un peintre de cour, il devient après des études de théologie à Helmstedt précepteur puis intendant auprès d'un colonel von Thadden, et enfin aumônier militaire dans le régiment du même. En 1801 il se retire dans sa petite propriété à Halle et se consacre à l'écriture dans cette époque de Lumières prolongées au temps du premier romantisme allemand. Il est élevé

au canonat par faveur de Frédéric-Guillaume III à Magdebourg. Romancier à la mode, il écrit plus de 160 volumes largement traduits et diffusés. Son usage des pseudonymes (lui aussi !) rend un peu floues les frontières de cette abondante production. On sait que Stendhal n'hésite pas à parler de son « fief » à propos de la ville de Stendal dans le Brandebourg où Winckelmann s'est permis de naître avant lui. Sa sédentarisation provisoire à Brunswick (1807-1808) procure une topique germanique, une coquille à notre bernard-l'hermite : toponymie, grands et petits noms, références littéraires, scientifiques, philosophiques, ancrage dans un mythe personnel comme celui du *Chasseur vert*. Il se crée aussi un territoire de références familièrement insistantes, comme en musique son goût jugé et prolongé pour Cimarosa : Lafontaine dans sa candeur même, et son absence de prétention, devient pour lui a priori et a posteriori, avant mais plus encore après l'expérience du pays, le passeur des mœurs et des mentalités d'Allemagne, thesaurus et trésor de situations et d'intonations romanesques, et donc une rubrique essentielle de la bibliographie restreinte de l'hétéronyme Visconti, co-auteur de *De l'Amour*. Pour Stendhal le caractère allemand « n'est bien peint, jusqu'ici, que dans Auguste Lafontaine »⁸.

Le contre-exemple balzacien, entre le chronotope moqué de l'idylle et les clichés antisémites, d'Eugénie Grandet au Cousin Pons

- 3 Eugénie Grandet met en scène la stratégie matrimoniale d'un Parisien, « qui tombait en province pour la première fois », auprès de l'unique héritière de la fortune du père Grandet. Or le voyage de Saumur commence par une initiation paradoxale à la candeur, sous le signe imprévu d'Auguste Lafontaine. Pour un peu le cousin Charles s'y laisserait prendre :

Il aimait cette maison dont les mœurs ne lui semblèrent plus si ridicules. Il descendait le matin afin de pouvoir causer avec Eugénie quelques moments avant que Grandet ne vînt donner les provisions; et lorsque les pas du bonheur retentissaient dans les escaliers, il se sauvait dans le jardin. La petite criminalité de ce rendez-vous matinal, secret même pour la mère d'Eugénie, et que Nanon faisait semblant de ne pas apercevoir, imprimait à l'amour le plus innocent du monde la vivacité des plaisirs défendus. Puis, quand, après le déjeuner, le père Grandet était parti pour aller voir ses propriétés et ses exploitations, Charles demeurait entre la mère et la fille, éprouvant des délices inconnues à leur dévider du fil, à les voir travaillant, à les entendre jaser. La simplicité de cette vie presque monastique, qui lui révéla les beautés de ces âmes auxquelles le monde était inconnu, le toucha vivement. Il avait cru ces mœurs impossibles en France, et n'avait admis leur existence qu'en Allemagne, encore n'était-ce que fabuleusement et dans les romans d'Auguste Lafontaine. Bientôt pour lui Eugénie fut l'idéal de la Marguerite de Goethe moins la faute.⁹

- 4 On voit que pour Balzac Lafontaine renvoie ici à un univers de fiction doublement lointain : une Allemagne inconnue et fictionnellement utopique sert de décor mythique à cet isolat féminin et provincial provisoirement gouverné par l'illusion de l'idylle. C'est aussi le portrait d'une torpeur, et d'une dévaluation. La province conserve et préserve la figure féminine, mais pour son prestige, dans *Le Rouge et le Noir*, que Balzac a lu en son temps, sans en comprendre la portée, sous l'angle de son propre « désenchantement »¹⁰. Sans doute y a-t-il aussi, en dépit du minime écart de trois ans qui sépare les deux romans, une différence de générations chez les romanciers pour leurs appels à Lafontaine. Chez Balzac, nous sommes en 1833 pour l'écriture, en 1819 pour la temporalité interne du roman. Balzac avait trois ans quand Stendhal amoureux de Victorine Mounier lisait déjà avec délices les *Nouveaux Tableaux de famille*¹¹ traduits en français peu après leur parution en Allemagne, c'était en 1802. De son côté, le Balzac d'*Eugénie Grandet* ne recule pas devant les clichés. Il lui faut encore invoquer gratuitement une Gretchen édulcorée, sinon castrée, future vierge prolongée acceptant le compromis d'un mariage blanc (au moins) à l'horizon du roman, pour nourrir le stéréotype élimé d'une Allemagne restrictivement sentimentale. Nous savons que Balzac a lu de près *De l'Amour* (1822) et que l'un des premiers et des moindres textes destinés à rejoindre la *Comédie humaine* en portait les traces. C'est *La Physiologie du mariage*, écrite entre 1826 et 1829, et contemporaine du *Rouge et Noir* par son année de parution. S'il a pu retrouver au passage dans le traité stendhalien le nom de l'écrivain allemand, on voit bien qu'il ne partage pas le goût de son aîné. Un indice de lecture pourrait être constitué par le motif du voyage d'affaires de Charles aux Indes après la faillite de son père. En effet l'un des fils du pasteur Bemrode des *Nouveaux tableaux de famille*, qui s'appelle également Charles, est contraint, par la conscription, lui, de partir aux Indes, jusqu'à Madras, et en revient lui aussi quand le roman approche de sa fin¹². Il faut s'empresse d'ajouter que la vision du monde optimiste et progressiste propre à Lafontaine dans l'esprit des Lumières envisage la diversité humaine sous l'angle d'un métissage heureux. Chez Balzac au contraire, le

second Charles brasse vigoureusement les eaux glacées du calcul égoïste. Il se livre sans vergogne, dès qu'il y voit son intérêt, au trafic d'esclaves, et même d'artistes, pour la perplexité des commentateurs: « Il vendit des Chinois, des nègres, des nids d'hirondelles, des enfants, des artistes »¹³. Sa vie amoureuse manifeste, à l'opposé de la chasteté d'Eugénie, un éclectisme remarquable, dans l'oubli des candeurs de Saumur: « plus tard, les Nègresses, les Mulâtresses, les Blanches, les Javanaises, les Almées, ses orgies de toutes les couleurs effacèrent complètement les souvenirs de sa cousine ». C'est à une époque où le débat est ouvert, et où chacun peut prendre position en conscience. On voit que le clivage est sans doute aussi politique dans ces visions du monde clairement opposées entre les héritiers de la pensée émancipatrice du siècle précédent et un Balzac conservateur, sans illusions – croit-il du moins...

- 5 C'est seulement vers la fin des années trente, semble-t-il, que Balzac commence à voir en Stendhal un confrère, d'ailleurs toujours peu saisissable comme le montrent la vaste étude de la *Revue parisienne* et la tentative ultime d'une *Chartreuse* stendhalo-balzacienne remaniée et rejouée à quatre mains en 1840. Nous allons constater que la lecture réitérée du traité *De l'Amour*, sans doute ravivée et réévaluée après l'éblouissement ressenti à la découverte de la *Chartreuse de Parme* dans les bonnes feuilles du *Constitutionnel* en 1839 puis dans l'exemplaire dépêché par l'auteur, laisse des traces probables jusque dans le roman le plus tardif dans la chronologie d'écriture de la *Comédie humaine*. C'est en effet dans *Le Cousin Pons* que figure en 1847 l'autre allusion directe à Lafontaine, encore réductrice et péjorative, et toujours associée à l'inévitable auteur de *Faust* et de *Werther*. Il s'agit du curieux portrait du Francfortois Fritz Brunner :

Ce héros de l'histoire promise était un de ces Allemands dont la figure contient à la fois la raillerie sombre du Méphistophélès de Goethe et la bonhomie des romans d'Auguste Lafontaine de pacifique mémoire; la ruse et la naïveté, l'âpreté des comptoirs et le laisser-aller raisonné d'un membre du Jockey-Club; mais surtout le dégoût qui met le pistolet à la main de Werther, beaucoup plus ennuyé des princes allemands que de Charlotte. C'était véritablement une figure typique de l'Allemagne : beaucoup de juiverie et beaucoup de simplicité, de la bêtise et du courage, un savoir qui produit l'ennui, une expérience que le moindre enfantillage rend inutile, l'abus de la bière et du tabac; mais pour relever toutes ces antithèses, une étincelle diabolique dans de beaux yeux bleus fatigués.¹⁴

- 6 On est bien loin de la confiance accordée dans *De l'Amour* à la peinture par Lafontaine de « ce peuple désuni et morcelé » que caractérise selon la vision stendhalienne « un fond d'enthousiasme doux et tendre plutôt qu'ardent et impétueux »¹⁵. Du chapitre consacré par Stendhal à « l'amour allemand », Balzac ne retient ici que la bonhomie réelle ou supposée de l'univers de l'écrivain prolixe qu'on « fit chanoine de Magdebourg, en récompense d'avoir si bien peint la *vie paisible* »¹⁶. Stendhal rappelait en note de son essai que *La Vie paisible* était le titre d'un roman de Lafontaine mais aussi à ses yeux la définition d'un « autre grand trait des mœurs allemandes ». On trouve un écho du « paisible » stendhalien dans le « pacifique » balzacien. Mais chez Balzac l'étrange polarité de la bonhomie et du méphistophélisme finit en queue de poisson avec le cliché saugrenu d'une « juiverie » rampante dans la germanité. La nouvelle *Z. Marcas* fixait déjà en 1840 dans un registre voisin sa déception au temps des Trois Glorieuses. La vision de juillet 1830 s'oppose diamétralement à la triple allégresse de Stendhal sur le moment même : en politique, car il découvre l'énergie insoupçonnée du peuple parisien ; en amour, Giulia Rinieri lui a sauté au cou et il veille sur elle pendant les journées révolutionnaires ; en littérature puisqu'il corrige les épreuves de « Julien » alors sous presse¹⁷. Pour Balzac au contraire Juillet passe mal, décevant ses propres ambitions

politiques. L'échec de son tigre de papier, ce génie rentré de la politique, le fameux (après lecture de la nouvelle, on se demande encore pourquoi !) Z. Marcas, est d'avance expliqué dans un épanchement de bile du narrateur par le truchement du héros lui-même : « Il m'a dit en 1831 ce qui devait arriver et ce qui est arrivé : les assassinats, les conspirations, le règne des Juifs, la gêne des mouvements de la France, la disette d'intelligence dans la sphère supérieure, et l'abondance de talents dans les bas-fonds où les plus beaux courages s'éteignent sous les cendres du cigare »¹⁸. Et voilà que des étrangers, dans une politique dénoncée par la nouvelle de Balzac, profitent lâchement des événements pour venir manger le pain et la brioche des Français, en entrant, ô scandale, à la Chambre des Pairs !

Le cas Stendhal : lecture enthousiaste, puis nuancée d'un romancier « moderne »

- 7 Stendhal, grand lecteur à la différence de Lisio Visconti, héritier conscient des Lumières comme le montre son durable projet des *Deux Hommes*, et familier de l'œuvre de Goethe, a bien au contraire des affinités électives avec un Lafontaine dont le personnage et porte-parole, au nom prédestiné de Friedleben, affirme sa curiosité pour l'autre : « C'est le mélange des nations et des individus qui a civilisé le monde »¹⁹.
- 8 Ses lectures de Lafontaine sont d'abord au tournant du siècle²⁰ celles du jeune homme de dix-neuf ans qui se déclare par anticipation « redevenu libre et citoyen », car il se libère de l'armée, et il est amoureux²¹. Conformément à une division qui se retrouvera vingt ans après dans *De l'Amour*, et encore dans les épigraphes d'*Armance* en 1827²², il penche vers les temps présents sans oublier l'antique : « je quitte la tendre Didon pour des hommes plus modernes »²³. Ce sont les personnages de Lafontaine. Il est « vraiment charmé » par sa découverte enthousiaste des *Nouveaux Tableaux de famille* dont la traduction française vient de paraître. En écrivant à son ami Édouard Mounier, il s'adresse indirectement à sa sœur Victorine. C'est alors clairement une lecture des années d'apprentissage.
- 9 Après les années de voyage en Allemagne et en Autriche, en 1810 cette fois, alors même qu'il découvre aussi les *Affinités électives* de Goethe²⁴, il conseille cette fois à sa propre sœur Pauline, après des considérations amères sur ses ambitions déçues de majorat, pour se distraire des « tristes réflexions sur l'homme que cela amène » de lire « la Famille de Halden, ou Rodolphe et Julie, ou les Nouveaux tableaux de famille ». Lafontaine lui met du baume au cœur, devant le manque de soutien qu'il croit éprouver de la part de sa famille. Il en vient à prendre par innutrition le ton et le style affectueux du romancier allemand dans la clause de sa lettre :

Hier soir encore, la tête pleine d'exhortations pour me faire baron, je rentrais chez moi harassé. *Rodolphe et Julie* m'amusa délicieusement de 9h. à 2h. Adieu ; aime-moi, voilà mon vrai majorat.²⁵
- 10 On retrouve là le registre tendre et caressant du romancier allemand, dans le goût et la sensibilité de l'époque. Ainsi la Mina des *Nouveaux Tableaux* observait poétiquement que dans la pauvre demeure d'Elisabeth et de Wahlen « les chambres ressemblent aux apparitions d'Ossian [...] on peut voir les étoiles au travers ». Quant au « pauvre Wahlen », il « était véritablement mal à son aise ; mais les caresses de sa femme le remirent bientôt ». Au début de sa lettre Henri regrettait que la visite parisienne de Pauline soit différée : « Je me faisais une si grande fête de te recevoir dans mon appartement) propre

et frais »²⁶. Plus proche encore de la fin de l'épître du jeune Henri, le geste et l'effusion du jeune couple de Lafontaine après la lettre menaçante de l'oncle à héritage :

Tant mieux, mon fils, lui dis-je : Elisabeth restera dans sa sphère; vous ne serez pas plus riche que moi, mon fils, et vous pourrez être aussi heureux. Il embrassa sa femme, en disant : voilà mon trésor.²⁷

- 11 C'est exactement le ton, et même l'intonation de Lafontaine qui s'imitent dans la lettre à Pauline. Le contexte de la situation romanesque est pertinent, puisque la pauvreté du (vrai) baron Wahlen abolit en pratique l'inégalité des conditions. Il se rapproche aussi d'un Henri sans majorat malgré ses aspirations nobiliaires. « Tous les amoureux », dit Mina, « devraient avoir les mains vides, ils en ont plus de facilité à s'embrasser »²⁸. On voit que Stendhal persiste, signe, et s'inspire... Nous observerons plus loin quelques prolongements de cette profonde innutrition dans l'écriture proprement romanesque.
- 12 Au fil du temps, les jugements de valeur pourront évoluer, mais comme pour Cimarosa et autres musiques peut-être surannées²⁹, Stendhal restera fidèle à Lafontaine entre autres goûts de jeunesse. Vers 1823, dans le contexte des deux *Racine et Shakespeare*, il le met au rang des meilleurs modernes qui ont illustré le genre romanesque, comme genre des modernes, depuis les années vingt du siècle précédent, tandis que la tragédie déclinait, les Fielding, Goethe, Rousseau, Scott :

Du reste, la révolution dans le roman a été facile. Nos pédants, trouvant que les Grecs et les Romains n'avaient pas fait de romans, ont trouvé ce genre au-dessus de leur colère ; c'est pour cela qu'il a été sublime. Quels tragiques, suivants d'Aristote, ont produit, depuis un siècle, quelque œuvre à comparer à *Tom Jones*, à *Werther*, aux *Tableaux de famille*, à la *Nouvelle Héloïse* ou aux *Puritains* ?³⁰
- 13 Les marginalia du *Cours de littérature dramatique* de Schlegel, lu et commenté après les années de voyage en Allemagne et en Autriche (1807-1809), retiennent encore et toujours l'œuvre comme miroir d'une nation influençable, peut-être sans caractère, et qui en général n'a pas celui de se peindre. Seule exception, notre auteur : « Ce caractère n'est bien peint, jusqu'ici, que dans Auguste Lafontaine »³¹.
- 14 Le roman, pour Stendhal, est le genre de la liberté, liberté de sa poétique d'abord. Il est antiacadémique, faute de modèles et de théoriciens antiques. Il est également frontalier, pour reprendre le bel adjectif gracquien. C'est désormais le genre du possible par l'indécision même de sa cible multiple, de son public mêlé, au contraire de la comédie devenue impossible dans une société mouvante qui se démocratise. Telles sont les frontières intérieures à l'espace littéraire. Mais c'est aussi le genre d'un monde plus grand, où l'on sait qu'un Nouveau Monde existe, réinventé en liaison avec l'Ancien qui organise son kaléidoscope entre guerre et paix. Nous sommes allés belliqueusement, entre Européens, « les uns chez les autres »³² pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. C'est le moment de revenir dans la paix. Voilà pour les frontières extérieures, celles du monde dit réel. Lafontaine lu par Stendhal devient ainsi une pierre de touche de son expérience du monde élargi qu'il observe les yeux grands ouverts, sur place et dans les livres, dans la concurrence des images et des représentations.
- 15 Cette constance n'exclut pas, bien au contraire, une évolution dans l'évaluation. Quand Stendhal devient celui qu'il est, quand le nouvelliste et romancier sort de la chrysalide « Mocenigo » – c'est ainsi qu'il nomme en lui l'éternel futur Molière –, il en vient à mesurer Lafontaine à l'aune d'un peintre qui revient assez souvent sous sa plume, et dont il n'ignore pas les limites. C'est Francesco Albani, dont la vie devient un tableau de famille sous la plume de Stendhal, avec ses douze enfants « tous beaux comme leurs parents »,

que leur mère fait poser par exemple pour les Amours du *Triomphe de Proserpine* à la Brera. Sa superposition à la figure de Lafontaine apparaît au début de sa nouvelle *Mina de Vanghel*, écrite en décembre 1829 et janvier 1830 au cœur du chantier du *Rouge et Noir*, dont il vient d'inventer la première version. L'héroïne prussienne est présentée comme une lectrice de « son compatriote Auguste Lafontaine ». Quant à ces romans, ce sont des « tableaux de l'Albane » qui « présentent souvent les amours d'une riche héritière que le hasard expose aux séductions d'un jeune colonel, aide de camp du roi, mauvaise tête et bon cœur ». Mais la réalité pour Mina ressemble un peu trop à la fiction, confirmant au passage la véracité du miroir romanesque de Lafontaine... En effet le « prince souverain » dont elle doit fréquenter la cour s'intéresse à l'immense fortune de la jeune héritière qui vient de perdre son père : « un de ses aides de camp fit la cour à Mina, peut-être avec *autorisation supérieure* »³³. L'œuvre du romancier à l'eau de rose (dit-on) devient ainsi dans la nouvelle de Stendhal une lecture d'avertissement pour le personnage féminin. L'aventure de la lectrice lui procure des expériences imaginaires, moins dangereuses peut-être, avant l'exploration du monde comme il va... Nous verrons bientôt que notre auteur reprend ici un motif de Lafontaine lui-même pour un personnage d'ailleurs déjà nommé ... Mina. Il s'agit du rôle salvateur joué par la lecture, d'abord nécessairement clandestine pour cette Mina antérieure, fille du pasteur Bemrode, d'un roman de Richardson bien épicé, *Clarisse Harlowe*. Les mésaventures de Clarisse devraient aider l'héroïne de Lafontaine à déjouer les périls auxquels l'expose sa situation de préceptrice présorélienne auprès des deux enfants d'un couple aristocratique dans les *Nouveaux Tableaux de famille*...

Le Vert et le Rose, Stendhal et Nerval

- 16 Le texte stendhalien est parfois un jardin bourgeois « aux sentiers qui bifurquent »³⁴. Le lecteur des *Mémoires d'un Touriste* peut s'en trouver surpris. Le familier de Stendhal et de sa lecture par Proust ne s'étonne pas qu'à Nantes le paysage soit observé d'un point haut qui domine la Loire, d'où « le coup d'œil est assez bien ». Cependant la vue n'est pas au-dessus de la critique, car « les échevins qui administrent nos villes ne sont pas forts pour le beau. » Le contre-exemple proposé par le texte est imprévu dans ce contexte :

En Allemagne, les plus petites villes présentent des aspects charmants ; elles sont ornées de façon à faire envie au meilleur architecte, et cela sans murs, sans constructions, sans dépenses extraordinaires, uniquement avec du soleil et des arbres : c'est que les Allemands ont de l'âme.³⁵

- 17 Ici encore on trouverait des réminiscences de Lafontaine. Ainsi, pour s'en tenir au roman le plus cité par Stendhal, la première vue du paysage où va peut-être s'installer le pasteur Bemrode, narrateur des *Nouveaux Tableaux de famille* : « le village me parut très-bien situé, il dominait une vaste étendue de pays; au-devant était une belle plantation d'ormes et de tilleuls qui le cachait à demi : leur verdure me parut la plus belle que j'eusse vue de ma vie, et l'air d'Eizebach le plus doux que j'eusse respiré »³⁶. Le surgissement inopiné du motif dans le *Touriste* s'explique par la genèse simultanée de deux textes par ailleurs bien distincts. Le touriste est en effet ici Stendhal lui-même, qui a emporté avec lui le manuscrit de *Rose et Vert* qu'il continue à Nantes, y attendant vainement le miracle de l'éclosion du *Rouge* à Marseille. Il travaille parallèlement sur place aux *Mémoires d'un touriste*. Or le *Rose et le Vert* affiche logiquement cette couleur durablement associée par Stendhal à l'Allemagne, avant de devenir un étendard politique singulièrement en faveur

outre-Rhin au siècle suivant. Il y reprend pour la cinquième fois le motif brunswickois du *Chasseur vert* après le *Journal*, les *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, *De l'Amour* et *Lucien Leuwen* pour ancrer dans son Allemagne représentée sa seconde Mina de fiction, après celle de la nouvelle. Elle se nomme désormais Mina Wanghen, fille d'un riche banquier qui vient de mourir, donc toujours riche héritière, mais non plus aristocrate³⁷, bientôt expatriée en France comme l'héroïne de la nouvelle terminée sept ans plus tôt pour fuir les chasseurs de dot. Elle est l'héroïne d'un roman commencé en 1837 que Stendhal laissera inachevé, mais toujours à l'état de projet vivant, à sa mort en 1842. Quand Stendhal entreprend une version corrigée de *Lucien Leuwen*, c'est sous le titre du *Chasseur vert*, et les variantes ajoutent de nouveaux détails qui soulignent l'ancrage frontalièrement germanique du lieu : le *Kaffeehaus* est « tenu par des Allemands qui ont toujours de la musique », et le préfet qui se fait une tête de Christ devient une effigie plastiquement rapportée à un peintre allemand : « une copie des figures de Christ de Cranach »³⁸.

- 18 On ne songe pas d'ordinaire à Nerval à propos de Stendhal. Cependant la fin napolitaine de *Mina de Vanghel* permettait déjà d'observer la métamorphose de l'héroïne Mina en fille du feu nervalienne avant la lettre³⁹. Alfred et Mina passent l'hiver à Naples en amants heureux. Au soir d'une grande fête où ils ne sont pas invités, une conversation sans fard dévoile le secret de l'héroïne, entraînant la rupture, puis la mort violente de Mina dans ce décor mythique. Les sources germaniques méconnues de Stendhal rendent moins improbables certaines rencontres entre les deux romantiques. Dans le Valois de *Sylvie*, une double lecture de Rousseau et de Lafontaine encadre la promenade des jeunes gens :

Parfois nous rencontrions sous nos pas des pervenches si chères à Rousseau, ouvrant leurs corolles bleues parmi ces longs rameaux de feuilles accouplées, lianes modestes qui arrêtaient les pieds furtifs de ma compagne. Indifférente aux souvenirs du philosophe genevois, elle cherchait çà et là les fraises parfumées, et moi, je lui parlais de *La Nouvelle Héloïse*, dont je récitais par cœur quelques passages. « Est-ce que c'est joli ? dit-elle. – C'est sublime. – Est-ce mieux qu'Auguste Lafontaine ? – C'est plus tendre. – Oh ! bien, dit-elle, il faut que je lise cela. Je dirai à mon frère de me l'apporter la première fois qu'il ira à Senlis. » Et je continuai à réciter des fragments de *l'Héloïse* pendant que Sylvie cueillait des fraises.⁴⁰

- 19 Entre Loisy et Othys, Nerval inscrit cette lecture populaire de Lafontaine comme un lien supplémentaire avec son Allemagne, dans un double registre sentimental et littéraire, gracieux, candide et grave, pour l'idylle du Parisien et de la jeune fille du village où il était en nourrice : « L'innocence et la joie éclataient dans ses yeux ». La simplicité fontanienne et le coloris rousseauiste se croisent là, comme à la fenêtre de Sylvie « le pampre s'enlace au rosier ». Une humble lectrice de Lafontaine retrouve ici un Parisien qui ne ressemble pas à ce dandy inquiétant, le cousin Charles d'*Eugénie Grandet*⁴¹. Après ce « voyage à Cythère », Sylvie dérobe lestement la clef du tiroir qui garde le trésor des anciens habits de noces de la tante d'Othys et de feu son mari. Sylvie et son compagnon seront tous deux « l'époux et l'épouse pour tout un beau matin d'été ». August Lafontaine s'accorde au génie du lieu, avec l'empreinte de Rousseau. Mais Ermenonville se donne ici surtout comme le « pays où fleurissait encore l'idylle antique ».
- 20 Dans la suite du récit, le temps a passé pour les amis d'enfance, Sylvie et le « petit Parisien », et autour d'eux. Les indices économiques en témoignent discrètement dans un horizon littéraire qui paraîtra rétrospectivement ouvert par la révolution réaliste des premiers romans de Stendhal, *Armance*, *Le Rouge et le Noir*⁴² et occupé depuis par Balzac : « – oh ! je ne fais plus de dentelle, on n'en demande plus dans le pays ; même à Chantilly,

la fabrique est fermée ». Sylvie va chercher dans un coin de sa chambre « un instrument de fer qui ressemblait à une longue pince », c'est « ce qu'on appella la mécanique » : elle est gantière à domicile, entre autres villageoises : « nous travaillons ici pour Dammartin ». Après les années d'innocence, Sylvie, sera bientôt pâtissière en s'alliant au frère de lait du « petit Parisien ». Elle évoque désormais Walter Scott parmi les ruines de Chaalis : « Vous avez donc bien lu depuis trois ans!... », observe le narrateur. Les années d'expérience ont séparé les jeunes gens. Sylvie a lu Scott, mais aussi l'*Héloïse*, elle a « frémi », sans s'y arrêter pour autant, à l'avertissement étrange, et si tentant pour une jeune lectrice, qui en marque le seuil : « Toute jeune fille qui lira ce livre est perdue ».

Ruines à Chaalis

- 21 Les gravures de l'édition montrant « les amoureux sous de vieux costumes du temps passé » ont favorisé l'identification en rappelant la scène d'Othys : « vous étiez Saint-Preux, et je me retrouvais dans Julie ». Auprès de la pelouse où ils dansaient naguère, le jeune homme entreprend maintenant de « définir les vieux murs carolingiens et de déchiffrer les armoiries de la maison d'Este ». Comme il vient de lui reprocher d'avoir abandonné les chansons anciennes pour l'opéra moderne, elle peut lui donner la réplique sur un ton qui n'est plus celui de l'églogue : « Et vous ! comme vous avez lu plus que moi ! dit Sylvie. Vous êtes donc un savant ? » La soirée ne doit pas se prolonger, « il faut songer au solide », dit Sylvie : « Vous avez vos affaires de Paris, j'ai mon travail ; ne rentrons pas trop tard : il faut que demain je sois levée avec le soleil ».
- 22 L'épilogue de Sylvie mesure la distance avec le « style vieilli » de Clarens, et aussi le « bric-à-brac » du passé dont la chambre de l'auberge à Dammartin garde la trace charmante et désuète. Ermenonville est maintenant à l'imparfait, « le pays où fleurissait encore l'idylle ». Le Parisien remplit encore ses poumons de « l'air si pur qu'on respire sur ces plateaux ». Sylvie n'a pas perdu son « sourire athénien »⁴³. On lit ensemble. Lafontaine est logiquement oublié au profit de Goethe, comme modèle familial, et comme autorité. C'est déjà le temps sans pitié de la postérité, même si les lectures partagées s'orientent nostalgiquement vers le passé :

Je l'appelle quelquefois Lolotte, et elle me trouve un peu de ressemblance avec Werther, moins les pistolets, qui ne sont plus de mode. Pendant que le *grand frisé* s'occupe du déjeuner, nous allons promener les enfants dans les allées de tilleuls qui ceignent les débris des vieilles tours de brique du château. Tandis que ces petits s'exercent au tir des compagnons de l'arc, à ficher dans la paille les flèches paternelles, nous lisons quelques poésies ou quelques pages de ces livres si courts qu'on ne fait plus guère.⁴⁴

- 23 On a là au dénouement un vrai « tableau de famille » à la manière de Lafontaine, même si ce n'est pas le dernier mot du merveilleux récit de Nerval⁴⁵. Le titre français *Tableaux puis Nouveaux Tableaux de famille* joue d'ailleurs un rôle qu'il faut souligner : il oriente la réception française du romancier allemand vers une vision picturale et sensible des scènes touchantes qui, d'ailleurs s'y trouvent bien réellement. Le titre original, *Familiengeschichten*, littéralement « Histoires de famille » ne pouvait être traduit littéralement dans l'équivoque fâcheuse qu'il aurait introduite.
- 24 Lafontaine nourrit une mise au vert du récit, chez Nerval comme chez Stendhal. Il reste à savoir si le *Rose* n'est là que pour la symétrie dans la complémentarité joueuse du joli titre stendhalien pour *Le Rose et le Vert*, ce roman en deux volumes et deux couleurs, comme *Le Rouge et le noir*, qu'il veut greffer sur la nouvelle achevée. Explicitement réservée en raison de ce projet d'amplification romanesque, la nouvelle *Mina de Vanghel* sera l'un des tout premiers inédits posthumes, par les soins de Romain Colomb. On a compris que le *Vert* est la couleur emblématique de l'Allemagne aux yeux de Stendhal, et noté au passage que sa complémentarité avec le *Rose* avait un aspect stratégiquement volontariste, d'abord taillé quand l'idée lui vient sur le patron tout neuf en 1830 du *Rouge et Noir*, en deux volumes. Le projet est repris sept ans plus tard au temps des *Mémoires d'un touriste* puis enfin dans les derniers moments de la vie de Stendhal. Une clef moins purement abstraite ou plastique du *Rose* pourrait se trouver cependant dans le passage des *Nouveaux Tableaux*, où le sage Friedleben tente vainement de modérer l'enthousiasme de Wahlen, ce personnage vanté par Beyle dans sa lettre à l'ami Mounier⁴⁶ :

Je vis, au sourire de Friedleben, qu'il avait un peu d'incrédulité sur l'économie de Wahlen, et ses projets de vie agricole. J'aime, lui dit-il, les cœurs comme les vôtres, qui vont toujours se livrant à l'espérance : dès que l'une est détruite, ils la remplacent par une autre. Mais il y a cependant un malheur avec ces gens à imagination vive et couleur de rose ; quand ils forment des projets pour leur bonheur futur, ils négligent les moyens de se l'assurer ; ils bâtissent un palais dans l'avenir, et laissent écrouler la chaumière qu'ils possèdent ; au lieu de labourer en automne et de semer au printemps, ils moissonnent déjà en idée. Et vous, mon jeune ami, vous attentez déjà la voiture, quand vous ne devriez encore songer qu'à la charrue.⁴⁷

- 25 Un certain romanesque, des personnages qui l'inventent et l'incarnent, la réalité accordée à la fiction. La vie en rose, l'imagination vive exposée à l'épreuve de l'expérience, c'est l'espace des aventures possibles pour Mina de Wanghen.

Une mine de situations romanesques : quatre mariages et une séduction, Mina la préceptrice

- 26 Comme par ailleurs *Le Doyen de Killerine*, ce roman de Prévost cité avec *Manon Lescaut* dans la bibliographie restreinte de Lisio Visconti pour ses réflexions sur l'amour, les *Nouveaux Tableaux de famille* sont un roman du mariage, variant les situations et les cas de figures. Le pasteur commence par raconter son propre mariage, tout conformiste. Fils d'un

pasteur des environs de Magdebourg, il a épousé lui-même trente-six années plus tôt son Auguste, fille de pasteur, qui revient maintenant du champ de lin. Un « habit de grand-mère » enveloppe « sa taille épaissie et un peu courbée », et « quelques mèches argentées » s'échappent de son bonnet⁴⁸. Mais ils ont eu six enfants, et l'essentiel du récit fera l'histoire de leur vie sentimentale typique d'une génération nouvelle, pour se terminer au tome V par un chapitre dont le titre est éloquent : « Les quatrièmes noces et la conclusion du livre ».

- 27 Dans *De l'Amour*, le chapitre LVIII, intitulé « Situation de l'Europe à l'égard du mariage », choisit de quitter le domaine du « raisonnement » pour traiter la question du mariage « par les faits ». Dans cet essai artisanal d'ethnographie contemporaine, tout repose sur un constat en forme de question-réponse : « Quel est le pays du monde où il y a le plus de mariages heureux ? incontestablement c'est l'Allemagne protestante. » Pour preuve le texte cite, après Lisio Visconti, le journal d'un second hétéronyme stendhalien, le capitaine Salviati, « sans y changer un seul mot ». Il s'agit bel et bien d'extraits de la part préservée – car un cahier a disparu au temps de Stendhal et il nous manque encore – du journal de Beyle à Brunswick, où l'ami von Strombeck se trouve simplement renommé M. de Mermann sans perdre sa fonction d'informateur :

Toutes les demoiselles de la société ont leur amant connu de tout le monde ; mais aussi parmi les Allemands de la connaissance de mon ami M. de Mermann, il n'en est pas un seul qui ne se soit marié par amour, savoir :

« Mermann, son frère George, M. de Voigt, M. de Lazing, etc. Il vient de m'en nommer une douzaine.

[...]

« Mermann me disait ce soir, en revenant du *Chasseur vert*, que de toutes les femmes de sa famille très nombreuse, il ne croyait pas qu'il y en eût une seule qui eût trompé son mari. Mettons qu'il ne se trompe que de moitié, c'est encore un pays singulier ».⁴⁹

- 28 Le reste du tableau n'est pas aussi rose, mais ce qu'il faut retenir c'est le succès du mariage d'inclination, que le *Dell'Amore* de Tracy, seule version publiée en traduction italienne pour raisons de censure du fameux chapitre de l'ancien Conventionnel, rangé dans l'opposition à la Restauration, mentor et ami de Stendhal, prônait comme un idéal. Il rend hommage à son aîné dans une note de ce même passage au mot « raisonnement » précité : « Le lecteur trouvera dans ce chapitre des idées d'une bien autre portée philosophique que tout ce qu'on peut rencontrer ici »⁵⁰.
- 29 Or c'est ce que Stendhal retrouve dans le miroir romanesque de Lafontaine, sa lecture de jeunesse qui recoupe a posteriori ce qu'il a pu vérifier entre-temps sur le terrain. Le couple parental des *Nouveaux Tableaux* observe ainsi et tente de modérer, sans y opposer durablement un principe d'autorité qui devient anachronique, les comportements nouveaux des enfants qui grandissent au tournant du siècle. Le tendre pasteur voudrait bien, à la fin du roman, que dans sa famille « il n'y eût pas toujours un amour et un roman en train »⁵¹ ! Il a commencé par le récit de ses premiers émois. Ainsi, perdu au premier volume « dans des idées chimériques », pensant désirer auprès de lui non pas une femme, mais un « être intellectuel » comme « un de ces anges » qu'il croit voir voltiger autour de lui. Il est « au plus haut point de (son) délire sentimental » quand la fille du maître d'école entre dans sa chambre « pour arranger quelque chose ». Elle n'a « rien du tout de remarquable qu'une taille assez bien prise, et une tournure svelte ». L'illusion se dissipe quand elle passe près de lui pour le quitter, il ne la retient pas. Sa réflexion honteuse dans le premier mouvement le rend bientôt à l'humanité fraternelle de sa propre incarnation

pleine et entière : « Mais elle avait levé le voile dont mon imagination avait recouvert mes sensations, – j'eus honte de sentir que c'était une femme qu'il me fallait et non un Ange ». Sa propre humanisation prépare son expérience de père.

- 30 Sans entrer ici dans les détails des caractères des trois garçons, des trois filles, de l'intrigue, et des quatre mariages en cinq volumes, il faut souligner que pour cette petite société rurale et villageoise, l'entrée dans le monde passe par la rencontre du libraire de la ville voisine, Friedrich⁵², qui révolutionne les lectures de toute la famille. Il apparaît dans le roman sous le nom d'« oncle Friedrich » comme pour figurer une sorte de famille élargie dans une Allemagne que Stendhal, n'en déplaise à une tradition critique mal fondée, juge souvent avec sympathie, au point de lui emprunter finalement, outre son nom de plume, le prénom de Frédéric⁵³. Comme chez Nerval, l'isolat villageois se déclot en partie par les livres, d'ailleurs liés à la ville plus ou moins proche. Mais cette fois, à la différence du dénouement de *Sylvie*, il est vrai cinquante ans plus tard et à une autre époque, nulle nostalgie des vieux auteurs du siècle passé, ou presque⁵⁴. Ils sont incarnés au début du roman de Lafontaine par Gellert le fabuliste, que le narrateur enfant avait rencontré comme un ami de son père précédé par sa réputation prestigieuse⁵⁵. Ici, les trois premiers chapitres du tome II s'intitulent respectivement *Ma famille*, *Le libraire*, *La lecture*. Il s'agit de découvrir la littérature moderne, et sans doute de nouveaux comportements parallèlement à cette émancipation littéraire. Les parents se lancent, guidés par le libraire, en commençant par le livre « d'un des plus célèbres écrivains » qui n'est pas nommé. Plus tard il sera question, pour les modernes, de Wieland, Goethe et Rousseau⁵⁶. C'est le crépuscule des idoles littéraires, qui ne résistent pas à l'épreuve du style nouveau : « – je comprenais bien alors le sourire de dédain sur mon vieux Gellert; quelle prose facile, harmonieuse ! comme la langue paraissait obéir aux pensées de l'auteur ! »⁵⁷. Les nièces du libraire se chargeront de prêter discrètement aux aînées, Lisa et Minette (Elisabeth et Mina), les romans que leurs parents jugent dangereux pour leur innocence supposée. Car on est dans le monde d'après 1789, « tout change avec les années, et le cœur humain aussi a ses révolutions »⁵⁸.
- 31 Alors que l'expérience de Mina passe pour le moment, faute de mieux, par l'expérience intensive des romans, son aînée Lisa est tombée amoureuse, chez l'oncle Friedrich, du personnage célébré par le futur Stendhal, Wahlen, un baron ruiné dont elle ignore la condition, la position sociale, dirait Stendhal. Ses parents, sans l'avoir consultée, la destinent d'avance à Salzmann, un fermier voisin son égal. Mina ne manque pas de comparer les progrès rapides de sa sœur en amour avec les descriptions des romans. Dans le style « larmoyant » de l'époque, on assiste au conflit familial dans une scène frénétique : « Je n'ai donc plus de mère ! s'écria cette pauvre enfant. Je n'ai donc plus de fille ! dit ma femme ». Les « pleurs d'amour, de douleur, de repentir »⁵⁹ s'ensuivent, une tentative de mariage forcé se dessine, non sans scrupule. Ainsi, la mère, d'abord la plus rigide, a des scrupules de conscience à son tour : « – Elle va demain promettre d'épouser un homme qu'elle n'aime pas ; je te demande à mon tour, faisons-nous bien ? ne trompons-nous pas cet homme ? ne devrions-nous pas lui dire qu'elle en aime un autre ? »⁶⁰. C'est le pasteur qui avait exprimé les premiers doutes, au nom d'un principe contraire à la violence patriarcale, dans l'esprit des temps nouveaux qui exige le consentement d'Elisabeth : « C'est encore un enfant, me diras-tu; elle a pourtant dix-sept ans passés; et les enfans ont aussi des droits qu'il faut respecter »⁶¹. Tout se passe donc en famille dans cette discorde affectueuse où chacun a son propre préjugé :

Ma femme lui aurait pardonné si elle avait eu deux ans de plus; moi je n'en étais fâché qu'à cause du rang de Wahlen ; Mina ne pensait qu'à ses romans ; et au lieu de nous unir pour faire le bonheur de notre fille chérie, nous faisons tout ce qu'il fallait pour le troubler à jamais.⁶²

32 Un quatuor se dessine cependant, le généreux Salzmann s'effacera devant Wahlen qui épouse Lisa à la fin du troisième volume, c'est le premier mariage. Pour le second, Mina et Salzmann devront durement patienter jusqu'à la fin du tome V. Il y faudra cette fois la complicité de toute la famille, après bien des péripéties, dont l'une a retenu l'attention de Stendhal qui s'en souvient visiblement à sa façon dans *Le Rouge et le Noir*. Il ne restera plus qu'à fixer le sort matrimonial d'Annette et de Charles, les cadets.

33 Mais la grande aventure, dans le registre cette fois du roman moderne, est celle de Mina. La seconde fille du pasteur décide en effet de fuir l'impasse sentimentale où elle se trouve, son amour traversé pour Salzmann, en devenant préceptrice dans la maison du comte de Herbroug, liée au monde archaïquement aristocratique des Cours allemandes. On croit d'abord retrouver seulement l'une de ces situations romanesques qui paraîtront plus tard stéréotypées à Stendhal chez Lafontaine, ce qui ne l'empêche pas d'y recourir en les variant à sa façon dans *Mina de Vanghel* puis *Le Rose et le Vert*. Voici le tableau présenté sans malice dans le roman de Lafontaine par la médiatrice, une amie du cercle de l'oncle Friedrich :

La maison du Comte de Herbroug, disait madame Salzberg, était une des plus brillantes de Berlin, et offrait tout ce qui pouvait séduire un jeune cœur ; il y régnait un ton de grande liberté. La comtesse, qui avait été attachée à la cour comme dame d'honneur, était jeune, belle, et aimait beaucoup le plaisir : le comte passait pour un des hommes les plus séduisants de Berlin.⁶³

34 Mais Stendhal trouvera là ce dont il est friand : un de ces schémas narratifs préexistants qu'il peut utiliser sans vergogne pour libérer son écriture, non sans le subvertir. Malgré les inquiétudes de sa mère en face de « cette maison de corruption », Mina devient en effet préceptrice des deux jeunes enfants du couple aristocratique. Le tome V contient, sous forme épistolaire – une série de onze lettres adressées secrètement d'abord à sa sœur Lisa – le récit à la première personne de ses aventures. Elles ne manquent pas de sel pour le lecteur du *Rouge et Noir*. Quand le comte, séduit par sa jeunesse, lui dit simplement : « Vous serez l'amie de mes filles », on songe aux considérations de Mme de Rênal sur les dix-neuf ans de Julien : « – Mon fils aîné a onze ans [...], ce sera presque un camarade pour vous »⁶⁴. La verticalité sociale installe les contradictions dans ce que pourraient être les « affinités électives », comme l'indique dès son titre grinçant le chapitre 7 de la première partie du *Rouge et Noir*. Un familier du couple Herbroug, Lisborne, un Anglais prodigue qui s'intéresse à Mina, lui rappelle et lui reproche sa position : « pourquoi vous êtes-vous chargée dans cette maison d'un emploi subalterne qui n'est pas fait pour vous ? »⁶⁵. Déjà sa mère jugeait « honteux que sa fille fût destinée à cette vocation servile » et son père avait « de la peine à lui faire entendre qu'une institutrice n'était pas un domestique »⁶⁶. C'est lui qui prévient maintenant Mina de l'ambiguïté de sa future position :

Ta mère n'avait pas tous les torts ; tu ne seras dans le fond, que la première domestique de la noble famille, et tu seras peut-être la plus mal vue, parce que tu ne voudras pas être traitée comme telle. Ne compte pas sur la reconnaissance des parens, quoique tu fasses pour eux, en élevant leurs enfans, plus qu'ils ne peuvent faire pour toi ; tu seras payée de tes peines ; Un gage éteint la reconnaissance, et te place dans la classe de ceux qui les servent.⁶⁷

- 35 Comme plus tard la première partie du *Rouge et Noir* se jouera entre Verrières et Vergy pour Julien Sorel dans sa fonction de précepteur des deux fils du couple Rênal, la scène des aventures de Mina, gouvernante des deux « charmantes » filles Herbroug, se déplace de Berlin à Valberg en Silésie. C'est la maison de campagne du comte « dans une petite terre qui est un vrai paradis », bien assise « au pied de la montagne, dans une vallée romantique. » Comme l'écrit Mina, « c'est à la ville où l'on étouffe, et l'on ne respire que dans les bois »⁶⁸. Mais il y a plus que ce *topos* d'époque et de toujours... En effet la comtesse ne tenait guère à ce séjour qui apparaît comme une délicate attention du comte à l'égard de l'institutrice de ses enfants : « On emporte mes livres favoris, on emmène la femme de chambre que je préfère, une excellente fille qui m'est attachée ; il ne pouvait mieux s'y prendre pour réparer ses torts et regagner mon amitié »⁶⁹. Le comte – dont elle disait d'abord : « J'avais espéré que, de mon maître, il pourrait devenir mon ami » – n'est pas sérieusement épris, « mais il s'ennuie, et trouve tout simple de s'amuser avec une jeune fille qui vit sous le même toit que lui, et qu'il trouve aimable ».
- 36 La campagne pittoresque de Valberg en Silésie installe et procure les mêmes effets heureux de la sympathie que Verrières au début du séjour de Julien auprès de Mme de Rênal et des enfants, et en présence de Mme Derville. Les relations de Mina et de la comtesse se détendent pour un libre jeu des affinités électives dans l'oubli des conditions : « j'ai trouvé le cœur le plus aimable sous une écorce de convenance, de mode et de préjugés »⁷⁰. Le motif de la chasse aux papillons se rencontre à Valberg comme plus tard à Vergy : « je me promenais un jour dans un bosquet attenante à la maison, avec mes petites élèves, l'une cueillait des fleurs, l'autre courait après des papillons, moi je lisais assise au pied d'un arbre »⁷¹. Ainsi dans le *Rouge* Julien vit « en véritable enfant depuis son séjour à la campagne, aussi heureux de courir à la suite des papillons que ses élèves »⁷². Le chronotope de l'idylle s'installe pleinement quand le comte rebuté décide de rentrer à la ville en laissant sa famille à la campagne. On songe aux effets non moins heureux des disparitions de M. de Rênal quand ses affaires le rappellent à Verrières. Ainsi la comtesse Herbroug change de rôle : « Son cœur devient tous les jours plus tendre au sein de la nature, seule avec ses aimables enfants et son amie ; car je veux le devenir ; nous sommes infiniment heureuses, et j'appréhende de retourner à la ville »⁷³.
- 37 Mina devra encore échapper aux séductions plus malignes de Lisborne, en qui se découvrira finalement un fieffé coquin digne de Lovelace et en cheville avec une fausse « cousine », son ancienne maîtresse. Elle rejoindra enfin sa famille, après une marche aventureuse, telle Imogène ou Jeanie Deans⁷⁴, à travers la campagne, en piteux état, chaste et non flétrie, pour épouser son Salzmann, et participer avec Annette et Charles au bouquet final des trois mariages d'inclination attendus. Toute la famille est déçue de la froideur obéissante, trop peu romanesque et sentimentale de « la sage Annette » qui attend ses vingt ans pour épouser un pasteur veuf qui en a trente-cinq, et un enfant de sept ans⁷⁵, et présente pour une fois sa demande dans les règles. Car selon le pasteur, « il est impossible qu'ils s'aiment », et on le déplore, car « un mariage indifférent est une mort anticipée ». Mais la cadette charge Mina de lire publiquement, et anonymement d'abord, quelques pages d'un volumineux paquet de lettres qui « brûlaient (comme on dit) le papier ». La mère se récrie, rougit, avant d'apprendre dans un éclat de rire du pasteur que « ces lettres de feu étaient du mari d'Annette, et supposaient des réponses du même style »⁷⁶. Autres tempéraments, autres temps sans doute, où les passions s'intériorisent aux dépens des torrents de sensibilité typiques d'un siècle désormais caduc. Mina dit le

mot de la fin : « je cachais autrefois mes romans dans un étui de Bible, et Annette cachait son cœur sous un extérieur de glace »⁷⁷.

Un lapsus stendhalien, ou : ce vice impuni, la lecture⁷⁸

- 38 Sous le titre courant, « Le bonheur du lendemain », à lire par antiphrase comme le titre « Les affinités électives » dans la première partie, un passage de la seconde partie du *Rouge et Noir* peut surprendre si on le lit de près :

Pendant que Julien, rempli de ses préjugés puisés dans les livres et dans les souvenirs de Verrières, poursuivait la chimère d'une maîtresse tendre et qui ne songe plus à sa propre existence du moment qu'elle a fait le bonheur de son amant, la vanité de Mathilde était furieuse contre lui.⁷⁹

- 39 La dynamique est sûre, l'apprentissage amoureux de Verrières-Vergy n'a plus cours auprès de Mathilde à l'hôtel de La Mole. L'apodose quasi épigrammatique est typique du style du *Rouge* dans son resserrement. Plus dure est la chute de la phrase et du héros après la première conquête amoureuse qui semble l'avoir finalement ostracisé. La protase élève longuement (à l'échelle de l'économie stendhalienne) l'utopie du don amoureux. La vitesse du style et sans doute de la lecture laisse filer la véritable transgression : cette continuité qui s'établit entre « les livres » et « les souvenirs de Verrières ». Il n'est pas impossible que l'imagination aux couleurs de rose soutienne l'épreuve du réel. Le dénouement aux chapitres de la prison « heureuse » s'esquisse dans ce glissement discret. La chimère après tout n'était pas absente. Elle va bientôt se réincarner autrement dans une seconde figure de « l'excès du bonheur ». Une étrange et célèbre ligne de points en désigne le seuil, deux chapitres plus loin, au bord de l'indicible, dans la seconde nuit, heureuse celle-là, de Julien et Mathilde. Le récit oscille entre le dire et l'ellipse : « Mais il est plus sage de supprimer la description d'un tel degré d'égarement et de félicité. » La vie peut sortir des livres, et elle peut non moins y disparaître. Du moins chez Stendhal.

- 40 L'un des traits qui rapprochent constamment Lafontaine et Stendhal est ce véritable culte de l'objet livre et de la lecture. Il se sécularise d'ailleurs chez Lafontaine entre les *Tableaux de famille* et les *Nouveaux tableaux*. C'est ainsi par exemple que le narrateur des *Tableaux* conserve « la bible intercalée de feuilles blanches, où (son) père écrivit les événements mémorables de sa vie »⁸⁰. Le fils a dû promettre solennellement de « remplir toutes ces feuilles blanches » à son tour. Il s'agit sûrement d'abord d'une vie potentiellement édifiante en regard du texte sacré. Mais il faudrait, ajoute l'oncle, « qu'il la fît imprimer ». L'étape suivante renverse le rapport de forces au profit de l'écriture : « et je dirais presque que ma vie réelle ne me paraissait qu'un moyen pour arriver à mon but, ma vie écrite »⁸¹. Dans les *Nouveaux tableaux*, Mina, qui vit en imagination et en lectrice de romans, faute de mieux pour le moment, dévoile à ses parents une bien curieuse cachette pour la fille de pasteur qu'elle est : « Elle se leva, passa dans sa chambre, et rentra en tenant à la main un étui de bible in-folio; elle l'ouvrit, et à notre grand étonnement, elle en sortit plusieurs petits volumes. Voyez cela, dit-elle, c'est un roman anglais; c'est Clarisse »⁸². Le père en commence la lecture, lit quelques passages choisis à sa femme qui, saisie par la curiosité, s'en empare à son tour pour le lire jusqu'à minuit, et continuer le lendemain « à la dérobee », alors qu'elle s'était d'abord récriée : « Cela est trop fort [...] faire un roman de la bible ! » C'est au moment où Mina apprend à ses parents sa future position de gouvernante, que la *Clarisse Harlowe* de Richardson est invoquée comme une lecture d'avertissement, et le nom de l'héroïne comme une égide contre les séductions du

monde, et les séducteurs : « – Ce nom, nous dit-elle, sera pour moi un ange tutélaire; ce nom....et....mon amour sans espoir ! »⁸³. Cependant Lisborne-Lovelace, l'Anglais perfide, sera tout près d'arriver à ses fins. Mina n'est pas plus « sauvée » par *Clarisse* que la Sylvie de Nerval ne sera « perdue » par sa lecture de *l'Héloïse*. Leur cercle étroit se sera largement ouvert aux prestiges de l'imagination, sans les couper du monde, bien au contraire.

- 41 Dans le miroir de la fiction, la vie s'ouvre au romanesque, et au roman, pour le meilleur et pour le pire, dans une vive émulation pleine de renversements. La lecture fait événement dans le monde réel, qui est aussi intellectuel, comme Nietzsche le proclamera hautement pour sa double découverte de Stendhal et de Dostoïevski. « Pour qui a goûté de la profonde occupation d'écrire, lire n'est plus qu'un plaisir secondaire »⁸⁴ dit Stendhal. Sans doute. Mais l'intensité de ses propres lectures d'écrivain les élève souvent à hauteur des rencontres dites réelles, comme le montre l'inventaire toujours incomplet des traces qu'il ne cesse d'inscrire sur les livres eux-mêmes, les siens et ceux des autres, ou dans ses « journaux et papiers »⁸⁵. Ce sont parfois des amorces d'écritures où il se projette dans une œuvre et vers un lecteur, proches ou lointains, mais toujours à venir. Pour sa part, le narrateur candide mais éclairé des *Nouveaux tableaux* écrit donc son dernier chapitre en retrait du jubilé du siècle, « au son du canon et de toutes les cloches, et aux acclamations de la multitude dont les rues sont remplies »⁸⁶. C'est le dernier jour du dix-huitième siècle, à onze heures du soir. Lui seul, dans son cabinet d'écrivain, reste en retrait de la fête, mais tourné lui aussi vers les temps futurs. C'est ainsi qu'il célèbre dans une note l'invention toute récente qui peut contribuer à l'extinction de l'esclavage : « Une racine jusqu'à présent négligée, la *Betterave*, va rendre à tout un monde le bonheur et la paix domestique; on fait du sucre à Berlin, et l'Afrique va être heureuse et libre »⁸⁷. Dans l'apologie de son livre, il citait Acontius : « Un écrivain doit toujours penser que le siècle suivant sera plus éclairé que le présent; ainsi doit-il écrire non-seulement pour public actuel, mais pour le public à venir »⁸⁸. Si le romancier Lafontaine partageait cette ambition optimiste, l'avenir l'a cruellement trahi en le condamnant à l'oubli, à la différence de Stendhal, son lecteur fraternel et sur ce point son émule en espoir.

NOTES

1. La présente étude développe une contribution présentée lors d'une séance du séminaire *Lettura e lettori di Stendhal* organisée par Massimo Colesanti, Marie-Rose Corredor, Béatrice Didier et Hélène de Jacquilot à la Fondazione Primoli le 16 novembre 2006 à Rome.

2. D. Sangmeister, *Vergänglichkeit des Erfolges eines Bestsellerautors der Spätaufklärung*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1998.

3. Voir également dans G. de Nerval, *Lorely, souvenirs d'Allemagne*, Chapitre VII : « Nous remontâmes en voiture à la porte du cimetière pour nous diriger vers Heidelberg où nous devions coucher. La soirée était charmante après une belle journée d'automne ; la foule bigarrée rentrait déjà dans la ville, abandonnant les jolies maisons de campagne, les jardins publics, les cafés et les brasseries ; la plupart nous saluaient sans nous connaître, comme c'est l'usage dans le pays de Bade, et ce tableau du retour en ville d'une population calme et bienveillante, qui avait

assurément bien employé sa journée, nous faisait penser à Auguste Lafontaine et à Gessner », dans *Œuvres complètes*, t. III, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989-1993, p. 41.

4. Lisio a en effet une œuvre invoquée et réemployée par l'auteur de *De l'Amour*, et une biographie qui recoupe aussi partiellement (fraternellement) celle de l'auteur. Stendhal précède ici Fernando Pessoa, qui usera systématiquement (génialement) de ce dispositif. Salviati est une autre figure hétéronyme dans le même traité stendhalien.

5. Stendhal, *De l'Amour*, Paris, Garnier, 1959, p. 302-303.

6. Del Litto, dans sa *Vie intellectuelle de Stendhal*, Paris, PUF, 1959, ne prend pas la question au sérieux, se contentant de sources secondaires, comme P. Martino qu'il cite en guise d'autorité, ou « le spirituel travail d'André-François Poncet » dont il ne tient guère compte (p. 135). Ses successeurs le répètent sans relire Lafontaine, ni Stendhal sur ce point.

7. Stendhal place ainsi par exemple dans la bouche de Mina le nom du mathématicien Gauss, né à Brunswick en 1777 (et mort à Göttingen en 1855). Voir *Le Rose et le Vert*, éd. J.-J. Labia, Paris, GF-Flammarion, 1998, p. 164.

8. Stendhal, *Journal littéraire*, Genève, Cercle du Bibliophile, 1970, vol. XXXV, p. 290.

9. H. de Balzac, *Eugénie Grandet*, éd. N. Mozet, dans *La Comédie humaine*, tome III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, p. 1136.

10. C'est à propos de Nodier que Balzac parle à l'époque, et c'est lui qui souligne, de « l'école du désenchantement ». En janvier 1831, faisant le bilan de l'année littéraire achevée, il observe qu'elle commence par sa *Physiologie du mariage* et qu'elle « a fini par *Le Rouge et le Noir* », deux ouvrages où il voit également « le génie de l'époque, la senteur cadavéreuse d'une société qui s'éteint. » Voir P. Barbéris, *Balzac, une mythologie réaliste*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 85. Philarète Chasles, proche de Balzac, a au contraire bien saisi les enjeux du *Rouge* dès sa parution.

11. Lettre à Edouard Mounier, 1802, dans Stendhal, *Correspondance*, éd. Martineau-Del Litto, Paris, Gallimard, tome I, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 35. A. Lafontaine, *Nouveaux Tableaux de famille, ou la vie d'un pauvre ministre de village allemand, et de ses enfants*, tr. I. de Montolieu, 5 vol., Genève, Paschoud, an X, 1802 (dorénavant NT).

12. Il est piquant, hasard ou non, de retrouver parmi les quatre courtes phrases qui suffisent à la vie commerciale du père Grandet le « nous verrons cela » qu'emploie le père de famille débonnaire des *Nouveaux Tableaux* pour clore une scène de réconciliation, voir NT, t. III, p. 241.

13. *Eugénie Grandet*, cit., p. 1181. Ibid. pour la citation suivante.

14. *Le Cousin Pons*, éd. A. Lorant, dans *La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex, tome VII, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 532-533.

15. Stendhal, *De l'Amour*, cit., p. 166.

16. Ibidem. Voir aussi la référence à Lafontaine dans les *Promenades dans Rome* que Balzac connaît bien. La « situation tranquille et heureuse » de San Gregorio à Rome « rappelle à Frédéric la *Vie tranquille*, roman d'Auguste Lafontaine. » (Stendhal, *Promenades dans Rome*, dans *Voyages en Italie*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 631). Raffaele de Cesare rappelait que Balzac fut l'un des premiers acheteurs du livre dès sa parution en 1829, Roger Pierrot ayant retrouvé la facture du libraire éditeur Levavasseur. Balzac mentionne encore l'ouvrage dans ses *Études sur M. Beyle* en 1840. Voir : R. De Cesare, « Balzac lecteur des *Promenades dans Rome* », dans *Stendhal et Balzac*, actes du VII^e Congrès international stendhalien, Tours, 1969, éd. V. Del Litto, Aran, éditions du Grand Chêne, 1972.

17. La satire du régime de Juillet dans *Lucien Leuwen* montre la liberté d'esprit de Stendhal écrivant pour lui-même et explicitement pour un lecteur à venir, dans sa position de consul et quand ses amis politiques sont proches du pouvoir en place.

18. Z. Marcas, éd. N. Mozet, dans *La Comédie humaine*, cit., tome VIII, p. 833. Le narrateur s'indigne en effet quelques lignes plus haut d'une Chambre des Pairs envahie par la naturalisation de

« vulgaires étrangers sans talent », véritable insulte « aux jeunes illustrations, aux ambitions nées sur le sol ! ».

19. NT, t. IV, p. 39. Le mystérieux « homme gris » des *Nouveaux Tableaux de famille* dévoile enfin une identité qui n'est d'ailleurs encore qu'un pseudonyme, et sa philosophie, au tome IV du roman. Son nom-valise provisoire contient la vie (*das Leben*) et la paix (*die Friede*). Au tome V et dernier, il se découvre complètement en « oncle Ludwig ».

20. Ce détail n'est pas indifférent. Le narrateur écrit comme on le verra son « dernier chapitre au son du canon et de toutes les cloches », car c'est le dernier jour de l'année 1799 et donc du siècle.

21. Lettre du 16 messidor an 10 (5 juillet 1802) à Édouard Mounier, *Correspondance*, cit., tome I, p. 34. Le moi civil de Beyle Henri ne sera effectif que le mois suivant après sa lettre de démission. En attendant, il lit les nouveautés littéraires.

22. Pour ce double registre les épigraphes tirées du *Don Juan* de Byron (chapitres 5 et 7) mais aussi de l'*Énéide* (chapitre 21), et le passage du chapitre 30, où Octave songeant que sa vie « est finie », reprend les mots de Didon : « *Vixi et quem dederat cursum fortuna peregi* », voir *Armance*, éd. J.-J. Labia, Paris, GF-Flammarion, 1994, p. 83, 103, 257. De même dans *Rouge et Noir* Mathilde à son tour « *pallida morte futura* » sous le regard ironique mais ému de Julien. Stendhal partage ce goût avec son ami brunswickois Strombeck, fin latiniste, traducteur des historiens et des poètes latins. Ce détail, outre l'amitié, et le goût de Stendhal pour ce petit tableau, esquisse du grand, suggère une nouvelle clef pour l'épigraphie virgilienne du *Rouge* (I, 9) : « La Didon de M. Guérin, esquisse charmante ! Strombeck. »

23. Stendhal, lettre du 16 messidor an 10 (5 juillet 1802) à Édouard Mounier, cit., p. 34.

24. J. W. von Goethe, *Les Affinités électives*, Paris, L'Huillier, 1810; et *Otilie ou le pouvoir de la sympathie*, Paris, veuve Lepetit, 1810.

25. Lettre à Pauline du 16 novembre 1810, dans *Correspondance*, cit., t. I, p. 595.

26. NT, t. IV, p. 72. Dans la lettre aux Mounier, Stendhal cite le personnage en exemple : « il y a là un Wahlen à qui vous porterez envie ».

27. Elisabeth et Wahlen, dans NT, t. IV, p. 3-4.

28. Ibid., t. III, p. 248.

29. La façade (dévoilée solennellement en 1867 pour l'Exposition universelle) de l'Opéra Garnier, projet impérial achevé seulement en 1874 quatre ans après le Quatre Septembre républicain, se souvient de Cimarosa comme de Pergolèse dans une époque historiciste – pas seulement pour l'architecture. Voir Ch. Nüitter, *Le nouvel Opéra [Garnier]*, 1875, Paris, Claude Tchou, « Bibliothèque des Introuvables », 1999, p. 48.

30. Stendhal, *Des habitudes de la vie, par rapport à la littérature*, dans *Racine et Shakespeare*, Appendice, Genève, Cercle du Bibliophile, tome 37, 1970, p. 208.

31. Stendhal, *Mélanges intimes et marginalia*, Paris, Divan, 1936, p. 315.

32. *Tamira Wangen*, dans *Le Rose et le Vert*, cit., p. 205.

33. *Le Rose et le Vert*, cit., p. 74-75.

34. *Fictions*, dans J. L. Borges, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, éd. J.-P. Bernès, tome I, « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 499 sq. pour la nouvelle, qui donnait son titre à un recueil plus tard inclus (avec un second, *Artifices*) dans *Fictions*. Voir *El jardín de senderos que se bifurcan* dans J. L. Borges, *Ficciones*, Madrid, Alianza Emece, 1994, p. 101 sq.

35. *Mémoires d'un touriste*, dans Stendhal, *Voyages en France*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 234-235. Le commentaire bourru de l'éditeur reflète son préjugé, trop souvent suivi, quand il croit devoir signaler que « c'est une des rares fois que Stendhal ne critique pas les Allemands ».

36. NT, t. I, p. 69-70.

37. Mina était juive dans la première esquisse du roman, d'abord sous le nom de Tamira, avant une bifurcation qui réserve ce motif pour une autre fiction que Stendhal esquisse à la veille de sa

mort. Voir *Tamira Wanghen* dans *Le Rose et le Vert*, cit., p. 203-207; et p. 226 pour *La Juive* (« Plan du 21 mars 1842 »).

38. Lucien Leuwen et *Le Chasseur vert*, éd. Y. Ansel et X. Bourdenet, dans Stendhal, *Œuvres romanesques complètes*, tome II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 753 et 759. Cette édition n'insiste pas sur le caractère volontairement germanisé du lieu provincial, et supprime fâcheusement « Nancy » sauf dans *Le Chasseur Vert*.

39. *Le Rose et le Vert*, cit., p. 245 : Mina, cette âme du Nord, meurt en fille du feu sur une scène napolitaine. Voir aussi Christopher Thompson, *Lamiel, fille du feu. Essai sur Stendhal et l'énergie*, Paris, L'Harmattan, 1997 (notamment le chapitre V).

40. *Les Filles du feu*, Sylvie, dans G. de Nerval, *Œuvres complètes*, cit., t. III, p. 548.

41. Il n'est pas impossible que Balzac ait délibérément noirci le portrait de son Charles Grandet aventurier cynique en Inde par contraste avec l'autre réussite, courageuse et vertueuse, du Charles Bemrode des *Nouveaux Tableaux*. Le Noir balzacien prendrait ici parti (au vitriol !) contre le Rose fontanien.

42. Voir Gérard Rannaud, « "Lecture économique" des premiers chapitres du *Rouge et Noir* », dans Stendhal, *le saint-simonisme et les industriels*, Stendhal et la Belgique, textes réunis par O. Schellekens, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1979, p. 83-91.

43. Autre référence classique dans le romantisme. Malgré la différence de génération, Nerval n'est pas encore étranger à l'éducation et au goût de nos deux Frédéric « allemands », Stendhal et Strombeck.

44. *Sylvie*, cit., p. 569.

45. L'autre visage du féminin, Adrienne, revient en effet pour finir, avec la figure pivotale de l'actrice Aurélie en représentation à Dammartin, dans un éclat de rire, suivi d'un soupir, de Sylvie : « Pauvre Adrienne ! elle est morte au couvent de Saint-S..., vers 1832. »

46. Stendhal, *Correspondance*, cit., t. I, p. 35 : « il y a là un Wahlen à qui vous porterez envie ».

47. *NT*, t. IV, p. 74-75.

48. *Ibid.*, t. I, p. 42.

49. *De l'Amour*, cit., chapitre LVIII, p. 162-167.

50. Pour une édition enfin complète de ce chapitre précédemment inédit, voir le texte retrouvé récemment à Buenos-Aires, un manuscrit non autographe envoyé par l'auteur (comme un autre, disparu, à Jefferson; comme celui que Stendhal eut peut-être entre les mains) à son ami Bernardino Rivadavia, président de la République argentine de 1826 à 1827, dans Destutt de Tracy, *De l'Amour*, éd. C. Jolly, Paris, Vrin, 2006. L'auteur ne croyait pas pouvoir publier directement en France un texte aussi radical, évidemment moderne à nos yeux, sur la liberté sexuelle nécessaire, le mariage par inclination et pas trop précoce, le divorce par consentement mutuel ou par demande d'un des époux sans exiger autre motif que l'incompatibilité d'humeur; il voit les Réformés « guère plus raisonnables » par les motifs exigés et les « formalités absurdes et odieuses, indécentes ou humiliantes » qu'il exige.

51. *TF*, t. V, p. 231.

52. Pour notre collection, un Frédéric de plus, on allait dire de Prusse...

53. C'est la signature des bonnes feuilles en prépublication de la *Chartreuse* dans le supplément dominical du *Constitutionnel* peu avant la parution du roman. Voir aussi le « Frédéric » des *Promenades* comme interlocuteur et double allemand de l'auteur, dans J.-J. Labia, « Nous cherchons des nuances plus délicates », dans *Enquêtes sur les Promenades dans Rome*, textes réunis par X. Bourdenet et F. Vanoosthuyse, Grenoble, Ellug, 2011, p. 227. C'est aussi le prénom de l'ami allemand : le baron Friedrich Karl von Strombeck, intendant de la grande duchesse de Brunswick (1771-1848), qui rendra visite à Stendhal à Paris avant de le saluer dans ses *Souvenirs*.

54. Passé pour les personnages de Nerval, finissant pour ceux de Lafontaine, puisque la fin du livre est calculée pour épouser dans sa temporalité interne celle du siècle en 1799 : il paraîtra en célébration des temps nouveaux.

55. Il s'agit du fabuliste Gellert (1715-1769), qui cultive aussi le registre de l'églogue. Pour une mise au point récente sur cette pratique allemande mal connue chez nous, voir : G. E. Lessing, *Traité sur la fable*, éd. N. Rialland, postface de J.-F. Groulier, Paris, Vrin, 2008. L'association de Lafontaine et de ces traditions apparaît dans l'autre référence chez Nerval citée dans la note 3.
56. NT, t. II, p. 158.
57. Ibid., t. II, p. 52.
58. Ibid., II, p. 31.
59. Ibid., II, p. 273-275.
60. Ibid., II, p. 288.
61. Ibid., t. II, p. 259. Cette mention des droits et du droit montre de quel côté penche Lafontaine dans la confrontation, dirait Stendhal, des « Deux Hommes ».
62. Ibid., t. III, p. 28.
63. Ibid., t. IV, p. 137-138.
64. *Le Rouge et le Noir*, dans Stendhal, *Œuvres romanesques complètes*, t. I, éd. Ph. Berthier et Y. Ansel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 375.
65. Ibid., t. V, p. 140.
66. Ibid., t. IV, p. 133.
67. Ibid., t. IV, p. 138-139.
68. Ibid., t. V, p. 115, 116, 117 pour ces traits distinctifs d'un chronotope de la villégiature.
69. Ibid., t. V, p. 118.
70. Ibid., t. V, p. 133.
71. Ibid., t. V, p. 131.
72. *Le Rouge et le Noir*, cit., p. 394, I, 8, sous le titre courant « La campagne ».
73. NT, t. V, 134.
74. Pour citer les deux références préférées de Stendhal sur ce motif, d'après Shakespeare (*Cymbeline*) et Scott (*Heart of Midlothian*, en français : *La Prison d'Édimbourg*).
75. Un seul, dit le texte avec son humour, c'est une aubaine. Le pasteur doit être veuf depuis longtemps. D'où ses lettres passionnées.
76. NT, t. V, p. 253-259.
77. Ibid., t. V, p. 258-259.
78. V. Larbaud, *Ce vice impuni, la lecture*, Paris, Albert Meissein, 1925.
79. *Le Rouge et le Noir*, cit., p. 659-660.
80. *Tableaux de famille ou journal de Charles Engelman*, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine par l'auteur de *Caroline de Lichtfield*, chez Debray lib., Paris, An IX-1801, t. I, p. 6. Est-ce là que Stendhal a trouvé l'idée singulière de faire relier en les interfoliant de pages blanches ses propres ouvrages imprimés pour en prolonger l'écriture ? En tout cas, elle y est !
81. Ibid., t. I, p. 12.
82. NT, t. IV, p. 139 sq. pour cette lecture chorale en famille du roman de Richardson.
83. Ibid., t. IV, p. 144.
84. *Souvenirs d'égotisme*, dans *Œuvres intimes*, tome II, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 512.
85. Pour reprendre la terminologie mise au point par l'équipe de Grenoble en charge de la nouvelle édition des cahiers tenus par Stendhal et conservés à la Bibliothèque municipale. Voir sur ce point le livre et la conclusion d'Hélène de Jacquilot : *Stendhal : Marginalia e scrittura*, Roma, 1991, Edizioni di Storia e Letteratura, p. 152.
86. NT, t. V, chapitre intitulé « Le Siècle », p. 318.
87. NT, t. III, p. 286-287.
88. NT, t. I, p. 184.

INDEX

Mots-clés : Stendhal, Lafontaine (August), Balzac (Honoré de), Nerval (Gérard de), idylle, Lumières, mariage